

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

LE

Naturaliste Canadien

Vol. XX. CapRouge, Q., SEPTEMBRE 1890. No. 3.

Rédacteur, M. l'Abbé PROVANCHER.

ATTENTION.

Nous voyons avec plaisir que bon nombre de nos abonnés ont profité de l'avantage que nous leur avons offert pour s'acquitter, renvoyer le compte reçu avec le montant réclamé, dans l'enveloppe imprimée, sans avoir besoin d'écrire un seul mot.

Mais comme il arrive d'ordinaire, ce sont ceux qui n'avaient pas d'arrérages, ou devaient seulement l'année précédente, qui s'empressent ainsi de s'exécuter, tandis que les véritables retardataires de 4 ans, 5 ans, demeurent toujours muets. Nous prions ces derniers, s'ils ne veulent pas que nous prenions des moyens de rigueur à leur égard, de ne pas s'obstiner plus longtemps à faire la sourde oreille.

CORRESPONDANCE.

Montréal, 29 octobre 1890.

MONSIEUR l'ABBÉ,

Connaissant votre zèle pour la propagation de l'enseignement des sciences naturelles, je prends la liberté, quoique inconnu de vous, de venir vous demander s'il y a quelque ouvrage, outre le *Natura-*

5.—Septembre, 1890.

liste Canadien, traitant de la classification des insectes du Canada, et si on peut encore se procurer la collection complète des articles du *Naturaliste* sur ce sujet, et à quel prix.

FRÈRE.

Nous ferons observer au cher Frère que la classification des insectes du Canada n'est autre que la classification générale de toute la classe. Les insectes du Canada ne forment pas une classe à part, mais rentrent dans la série générale. En prenant nos insectes à part, pour mieux les faire connaître, nous n'avons fait que les séparer du grand tout, écartant les familles et les genres dont nous n'avons pas de représentants, pour restreindre nos descriptions et nos clefs analytiques uniquement à ceux de notre territoire.

Nous croyons comprendre que le cher Frère désire savoir s'il existe, outre notre *Naturaliste*, quelque ouvrage élémentaire d'entomologie pour s'initier à l'étude de cette science. C'est dans ce but, pensons-nous, qu'il demande la collection complète des articles du *Naturaliste* sur le sujet. Les ouvrages élémentaires sur l'entomologie ne manquent pas, nous pouvons citer entre autres : *Le Guide de l'Amateur d'Insectes*, le *Guide to the study of Insects* du Dr Packard, *l'Introduction à l'Entomologie*, par Lacordaire, etc., etc. Mais nous croyons qu'au lieu de détacher nos articles du *Naturaliste*, il vaut bien mieux se procurer le premier volume de notre *Faune Entomologique* traitant des Coléoptères, auquel nous avons joint les préceptes de l'entomologie et la classification des insectes. On se trouve avoir ainsi les préceptes de la science avec les descriptions du premier ordre pour en faire l'application.

Ce premier volume, avec ses trois suppléments, se vend \$2.50. Les éléments de l'entomologie ne se séparent pas de ce premier volume, ils en font partie intégrante.

UNE EXCURSION A CHICAGO.

(Continué de la p. 64.)

Il fait une chaleur excessive, et je ne suis pas peu surpris de rencontrer des chevaux coiffés de chapeaux de paille pour leur donner de l'ombre à la tête à la façon des bipèdes mammifères. On prend un chapeau ordinaire à bord plat et rond, on lui fait une ouverture au bord de chaque côté pour y faire passer les oreilles de l'animal, et la coiffure est faite. J'avais bien vu déjà des chevaux avec une éponge imbibée d'eau entre les oreilles, mais je n'en avais encore jamais rencontré ainsi coiffés, il ne manquaient que les rubans et les fleurs pour figurer avec nos fillettes.

Nous suivons l'avenue *Wabash* et nous admirons à chaque pas la bizarrerie de construction des riches palais qui la bordent. Presque partout ce sont des résidences séparées les unes des autres, entourées de pelouses, bosquets, parterres, allées en dédales, etc.

Avant d'arriver au parc, nous rencontrons au plein milieu de l'avenue, un immense bassin en pierre, autour duquel nous voyons les chevaux de nombreux équipages qui s'y désaltèrent. Nous voulons offrir la même jouissance à l'excellente bête qui nous traîne. A peine étions-nous arrivés, qu'un homme, en costume d'ouvrier, s'en vint décrocher la rêne de notre attelage. Il fallait voir avec quel empressement le pauvre animal s'enfonçait la tête dans l'eau aussi profondément qu'il le pouvait, non pas si empressé de boire que de se rafraîchir, car la tête plongée jusqu'aux yeux, il soufflait puissamment en faisant bouillonner l'eau autour de lui. J'en voyais plusieurs autres qui en agissaient aussi de la sorte. Notre animal ayant bu et s'étant rafraîchi, notre homme serviteur vint lui relever la rêne

et acculer la voiture pour nous permettre de continuer la route sans mettre pied à terre. Il va sans dire que le cinq-cents ne coûte pas pour payer un tel service, et je suis bien sûr que cet homme, sans rien exiger, paye généreusement sa complaisance par le grand nombre de personnes qu'il oblige ainsi.

Je ne dis pas qu'on remit le chapeau à notre animal, parce qu'il n'en portait pas ; il convient qu'un cheval d'ecclésiastique n'ait pas d'allures trop mondaines, et soit privé des nouveautés de la mode dans la race chevaline, jusqu'à ce qu'elles soient devenues d'un usage général.

Nous poursuivons notre course et bientôt après nous entrons dans le parc.

Le *South-Park* est aussi très étendu et attenant au *Jackson-Park* qui, lui, touche le bord du lac. C'est dans ce dernier que doivent être érigées une partie des constructions pour la grande exposition de 1893, qui promet d'être sans précédente, pourvu que nos Américains, par leur tarif douanier, n'en ferment pas la porte aux nations étrangères, comme on paraît désirer le faire.

Le *Lincoln-Park* m'avait étonné par la profusion et l'ingénieuse disposition de ses fleurs, mais c'est bien autre chose ici, c'est à faire rêver en voyant comment au moyen de fleurs, on a représenté des tapis, des barrières, des globes terrestres avec leurs divisions géographiques ; des colonnes, des cordons, etc., le tout par l'agencement de fleurs aux couleurs et surtout aux feuilles variées de nuances sans fin.

Entre deux allées parallèles, on a figuré une petite colline de 12 à 15 pieds de hauteur. Sur le haut de cette colline se voit une barrière entr'ouverte, avec montants verticaux et horizontaux, poteaux pour la recevoir, surmontés chacun d'une sphère, le tout en fleurs ; tout à côté, une énorme pièce de tapis de plancher, dont une lais déroulée s'étend sur la déclivité de la colline jusqu'au bord de l'allée, le tout encore en

fleurs. Les dessins du tapis avec leur coloration particulière sont tout représentés par des fleurs portant ces nuances. On eut dit un ballot de tapis tiré d'un magasin qu'on aurait déposé là, et dont on aurait étendu une lais pour en faire voir les dessins.

Je m'étonnais comment on pouvait maîtriser ainsi la croissance de ces plantes de manière à ne pas empiéter sur les lignes des dessins pour en défigurer la forme, lorsque m'approchant de plus près, je reconnus que toutes les plantes figurant dans ces dessins, n'étaient pas en pleine terre, mais étaient retenues dans des petits pots qu'on changeait à volonté. Un homme, en un certain endroit, appuyé sur une longue échelle flexible pour atteindre la dépression des flancs de la colline, était occupé, au moyen d'une paire de ciseaux, à tailler les tiges qui voulaient s'emporter, et à remplacer les pots trop pauvres en végétation par d'autres plus vigoureux.

La colline qui se termine à l'ouest en permettant aux allées des côtés de la ceinturer, porte, près de son extrémité, un énorme globe terrestre, de 7 à 8 pieds de diamètre, avec les principales divisions géographiques, les deux Amériques coupées par le golfe du Mexique, les deux océans Atlantique et Pacifique, etc., tout y est représenté en fleurs.

Sur la déclivité même de l'extrémité, se trouve un énorme cadran solaire, indiquant l'heure du jour, le tout en fleurs. Plus loin, le quantième du mois ; *July 29th 1890*, qu'on a soin de changer chaque jour.

Dans un petit étang, près des serres, j'ai remarqué des Nymphéas à nuances variées comme au parc Lincoln. Dans cet étang, un homme marchant dans l'eau, était occupé à dé mêler des petites racines, ou plutôt tubercules flottants, car ils portaient des feuilles, que les vents avait enchevêtré les uns dans les autres, ces tubercules étant en chapelets plus ou moins étendus. C'étaient encore des plantes Australiennes dont j'ignore le nom ; elles n'étaient pas encore en fleurs.

Vers le centre de ce parc se trouve l'engin qui fait mouvoir le cable du tramway qui s'étend jusqu'à l'autre extrémité de la ville où se trouve un semblable pouvoir. Rien de plus agréable que de se transporter à ce parc par ce tramway, quelque soit la chaleur, on n'a pas à s'apitoyer sur la fatigue de pauvres chevaux ruisselants d'écume, et une fois par enus en dehors du centre de la ville, le cable est fermement saisi de manière à nous entraîner dans toute la vitesse avec laquelle il tourne, 10 milles à l'heure environ.

La partie sud-ouest du parc, que je n'ai pas visitée, m'a paru ne contenir guère autres choses que des bosquets et des allées pour le parcours des voitures.

Au retour, nous faisons encore une petite station à la fontaine du milieu de l'avenue pour rafraîchir notre animal, et nous trouvons de nombreux chalauds pour le bourboire de cinquante cents qu'on donne bien volontiers pour le service reçu.

*
* * *

Une excursion à Riverside. — La *Fox-river* ; mollusques.

Ayant un petit-neveu à Riverside, village à 16 milles de Chicago, il me tardait d'aller le voir, espérant qu'une fois à la campagne, je pourrais faire de meilleures chasses de spécimens que dans les parcs Lincoln, du Sud, Jackson, et Garfield que j'avais aussi visité.

Accompagné de ma nièce avec son père, nous prenons donc l'Illinois central et filons vers le sud.

Mais on dirait que la ville, comme un puissant centre d'attraction, se refuse à tout isolement, et retient comme des rayons émanants de son foyer, tous les villages des environs. C'est à peine si, à la distance de 8 à 10 milles, on peut rencontrer la véritable campagne, avec ses champs et ses prés, son silence et ses horizons où le soleil à son couchant se dérobe derrière une légère colline, ou se cache dans les hautes herbes.

Mais ces villages suburbains ce sont des oasis dans ces déserts de prairies et de champs, villas princières, pelouses verdoyantes, allées ombragées sous des grands arbres, on croirait que ce sont des résidences de la ville qui sont venues s'isoler ici, pour mieux faire ressortir les charmes qui leur sont propres, en se soustrayant à la comparaison avec des voisines rivales.

Riverside doit avoir nécessairement une rivière, pour ne pas faire mentir son nom. Aussi la *Fox-River* ne tarde pas de se présenter à nous, avec les arbres de haute futaie qui la bordent des deux côtés. Peu profonde, la masse de ses eaux est encore retenue par une puissante digue pour donner le mouvement à quelques usines. De superbes ponts la traversent en différents endroits

Ce nom de *Fox-River* me rappela que dans ma collection de mollusques je possédais quelques spécimens accusant cette provenance, et je ne fus pas lent à aller examiner ces cailloux en partie couverts d'une végétation mousseuse que le courant frotoit sur les côtés lorsqu'il ne les tenaient pas totalement submergés. Malheureusement je n'avais pas mes bottes et je ne pouvais, sans courir les risques d'un bain de pieds, qu'atteindre à la longueur de mon bras. Les cailloux en certains endroits étaient littéralement couverts d'une coquille que je reconnus être la *Puludina lineata*, de fort bonne taille parfois, mais toujours chargée d'un dépôt mousseux malgré le courant qui la lave sans cesse. J'étais presque certain que si j'avais pu aller un peu plus au large, j'aurais trouvé autre chose ; en effet, je pus prendre près d'un cailloux un bon spécimen de la *Margaritana marginata*, et un bon nombre de *Pleurocera subulare*. A ces trois espèces seulement se bornèrent toutes mes chasses, empêché que j'étais de poursuivre plus loin mes investigations.

Excursion à Bourbonnais ; le collègue, le Rév. P. Beaudoin.—Le 4 juillet, Le pique-nique.—Chasse aux spécimens.

Nous sommes à l'époque des fêtes ; après la St Jean-Baptiste, voici le 4 juillet qui arrive ; le 4 juillet, fête de l'indépendance, la seule fête de nos républicains d'Amérique.

J'avais en 1870 visité Kankakee, Bourbonnais, et quelques autres paroisses des environs, j'étais bien décidé à ne pas reprendre la route du Canada, sans renouveler ma visite, au moins à Bourbonnais, au bon P. Beaudoin qui, après vingt années, est toujours là à son poste, et au collègue dont je venais de faire la connaissance de quelques uns de ses professeurs.

Le bruit et le tintamare qu'on déploie d'ordinaire dans les grandes fêtes dans les villes, où les gamins et les badauds sont toujours en majorité, ayant peu d'attrait pour moi, je résolus d'aller passer le 4 juillet à Bourbonnais, où je retrouverais la campagne avec ses vastes horizons, ses bosquets verdoyants, ses champs de moissons dorées, son silence si plein d'attraits et sa nature sans fard ni afféterie, qui s'impose toujours si fortement à l'attention du naturaliste. Le voyage me serait d'autant plus agréable, que je le faisais en compagnie d'amis, étant sûr de trouver là aussi d'autres amis au cœur chaud et sympathique, et partout des compatriotes aux affections communes et aux tendances identiques.

M. le curé Bergeron ayant quelque affaire qui l'appelait à Kankakee, nous prîmes, le samedi matin, 28 juillet, en compagnie de M. Rho, le train de l'Illinois Central, qui en moins de deux heures nous déposa à Kankakee, car Kankakee n'est éloigné que d'une cinquantaine de milles de Chicago.

Je trouvai que la petite ville avait bien progressé depuis vingt ans, son église, son superbe couvent n'existaient pas alors.

Nous mîmes pied à terre au couvent où se trouvaient alors en retraite, toutes les religieuses du voisinage, Sœurs de la

Congrégation, et la maîtresse générale que M. Bergeron avait à entretenir de certaines affaires. Je regrettai beaucoup que M. le curé Paradis ne fut pas encore revenu de son grand voyage d'Europe, car je comptais en lui une ancienne connaissance, un pur compatriote et presque un voisin, M. Paradis étant né et ayant sa famille à l'Ancienne-Lorette.

Bourbonnais n'est qu'à deux milles de Kankakee, mais avec les retardements qui nous retinrent dans cette dernière ville, nous n'arrivâmes qu'à midi au collège de Bourbonnais. Nous descendîmes là d'abord, parce ce que nous avions dans notre voiture un nouveau professeur laïque, de chimie, je pense, qui s'y rendait. Nous y trouvâmes l'actif P. Marcile qui nous retint à dîner pour nous conduire après au presbytère de la paroisse.

Je retrouve le P. Beaudoin, curé de Bourbonnais et supérieur du collège, après vingt ans, toujours le même, gai, affable, toujours prêt à obliger tout le monde, s'occupant de mille détails et semblant n'en négliger aucun. Ses paroissiens viennent le consulter pour une foule d'affaires, et il est toujours prêt à les aviser et à trouver une issue à leurs difficultés.

Il avait fait les jours précédents une chaleur excessive à Chicago, si bien que dans une seule journée il n'y avait pas eu moins d'une vingtaine de coups de soleil, dont cinq avaient été suivis de mort presque immédiate. Quarante-deux chevaux sur les tramways avaient été semblablement frappés. Il est arrivé un cas où les deux bêtes du même tramway se sont abattues en même temps, tout attelées au char.

On me donne pour coucher la chambre de l'angle nord du presbytère au deuxième. Le temps s'était un peu rafraîchi vers le soir, mais la chaleur concentrée dans les appartements m'avait engagé à laisser les fenêtres ouvertes comme je le faisais à Chicago. Mais voilà que je me réveille dans la nuit grelottant de froid, le vent avait tourné au nord et apportait

une bise glaciale ; à moitié endormi, j'essaye de fermer la fenêtre qui donnait sur le flanc de mon lit, et je ne sais comment y parvenir, ce sont des chassis à la guillotine, et je ne puis abattre la partie inférieure, parce que une toile métallique, en préservatif contre les mouches, garnit la fenêtre en dedans ; après bien des tâtonnements dans l'obscurité, je viens à découvrir à la fin, que pour atteindre le chassis inférieur, il me faut soulever la toile métallique, et je parviens ainsi à tenir la fenêtre parfaitement close. Je me recouche avec l'espoir que, ajoutant le couvrepieds au simple drap qui m'abritait, je vais bientôt me réchauffer et reprendre mon sommeil. Je me rendors aussi bientôt. Mais une heure environ plus tard, nouveau réveil dû encore au froid. Je n'avais pas remarqué qu'outre la fenêtre du côté, j'en avais une autre à la tête, ouverte aussi, et qui malgré sa persienne, m'amenait un vent glacial. J'employai le même stratagème que pour la première, et je parvins à la clore. Mais j'eus peine à me rendormir, tant le froid m'avait pénétré.

Je prévoyais bien quelle allait être la conséquence de ce refroidissement subit. Aussi je me levai le matin avec la fièvre, une bronchite aigë et un malaise général. Je me contentai de dire la messe à l'église, et tâchai de me remettre en reprenant le sommeil perdu. Mais vains efforts, des douleurs d'entrailles ne me le permirent pas, je perdis aussi l'appétit, et craignis un moment une inflammation d'intestins. Un repos de trois jours me fut ainsi forcément imposé pour me remettre petit à petit. Tous mes beaux projets de chasses, d'excursions, furent ainsi supprimés, malgré ma ferme résolution antérieure de les mettre à exécution. La conversation même ne devenait pénible, et je cherchai dans la lecture à surmonter l'ennui qui voulait me gagner.

Heureusement que dans le P. Beudain j'avais un ami toujours prêt à m'égayer, et dans les personnes de sa maison, et surtout Dlle Amanda sa nièce, des aides toujours prêtes à me donner ce qu'elles jugeaient pouvoir m'accommoder.

Le P. Beaudoin est supérieur du collège et ne s'occupe guère que de la partie matérielle, car il a dans le directeur, le P. Marcile qui appartient à la même communauté, un homme de haute capacité et totalement dévoué au succès de l'institution ; quant aux autres Pères, ils étaient presque tous à passer leurs vacances en remplaçant des curés qui avaient aussi choisi ce temps pour des absences.

Comme le P. Beaudoin se préparait à partir prochainement pour l'Europe, il avait un surcroît de besogne, à tout instant quelqu'un venait pour régler certaines affaires, surtout des femmes, qui lui apportaient de l'argent pour rentes de bancs, casuel etc. J'ai plus d'une fois admiré comme il sait avec sa bonhomie, apaiser les mécontents.

On a érigé à quelque distance de l'église, un cimetière, dans lequel on vend des lots de famille, à ceux qui veulent en faire l'acquisition. Arrive un jour un bonhomme de fort mauvaise humeur, et je pus admirer là comment avec sa bonhomie et son bon cœur, il parvient à aplanir toute difficulté.

— M. le Curé, dit le bonhomme, vous m'avez encore joué pour mon lot du cimetière, je n'en veux plus.

— Allons donc, Baptiste, vas-tu tu fâcher — il tutoye tout le monde — tiens, viens prendre un verre de bière, allume ta pipe, et nous allons arranger cette affaire-là.

— Je boirai bien de votre bière et fumerai de votre tabac, mais mon affaire de lot est toute réglée ; j'irai en acheter un dans une paroisse voisine ; il y a un terme à se jouer du monde.

— Tiens, tiens, ne te fâche pas. Je t'ai dit que j'avais oublié.

— Oui ! sur le terrain même, je vous ai montré le No. 3, et vous ai dit : je prends ce numéro, moi. Très, bien m'avez-vous répondu ; puis vous l'avez vendu à un autre. Sur les reproches que je vous en ai faits, vous m'avez remis au numé o 4 ;

j'ai accepté, mais vous l'avez vendu encore à un autre, et le suivant, et encore le suivant, à un autre, à un autre, si bien que du numéro 3, je me trouve rendu au numéro 8 ; je n'en veux plus d'aucun.

Le verre de bière est pris et la pipe allumée pour faire écho à celle du curé qui ne s'éteint guère de la journée. Puis le curé poursuit :

— Tiens, Baptiste, écoute-moi bien. C'était sur le terrain que tu m'as montré le No. 3 en disant que tu le prenais. Rendu ici, j'ai oublié de rentrer ton nom dans mon livre, quelques jours plus tard, quelqu'un étant venu me demander ce lot, et voyant par mon livre qu'il était encore disponible, je l'ai vendu. Lorsque tu es venu te plaindre, je t'ai expliqué la chose et t'ai remis au No. 4, et malheureusement j'ai fait encore le même oubli.

— Oui, puis du No. 4 au No. 5, du 5 au 6, du 6 au 7, si bien que me voici rendu au No. 8 ; je n'en veux plus.

— Allons, allons, tu vas reprendre le No. 7, que je t'avais assigné en dernier lieu.

— Mais il y a déjà un enfant d'inhumé dans ce lot ?

— Nous l'enlèverons.

— Croyez-vous que l'acquéreur y consentira ?

— Je l'amènerai bien à y consentir. Il ne faut faire d'injustice à personne, et entre gens raisonnables, il y a toujours moyen d'en venir à des arrangements.

— Oui ! il ne faut faire d'injustice à personne, mais vous pensez donc que ce n'est pas une injustice que de me promener du No. 3 au No. 8 ?

— Mais, mon cher Baptiste, on peut oublier, surtout quand on a à régler tant d'affaires comme moi, et c'est ici que je règle les affaires. Tiens, je vais voir Pierre qui a le No. 7, et je t'assure

que je l'amènerai à te le céder. Irais-tu me laisser partir pour l'Europe en me boudant pour cette affaire? Non, non; prenons encore un verre de bière — il fait si chaud — et laissons-nous bons amis.

Et l'on se sépara contents de part et d'autre.

Je dois faire observer qu'à Chicago et dans tous l'Ouest, il se fait une grande consommation de bière, et je loue fort cette pratique, parce que c'est un excellent préservatif contre l'ivrognerie. La *La lager beer* que l'on boit ici est très douce et ne peut enivrer, et tous ceux qui ont pris l'habitude d'en faire usage, perdent tout goût pour le whiskey et les autres liqueurs enivrantes. L'expérience est là pour le démontrer.

On dit à Chicago que les ivrognes, qui sont peu nombreux, sont des Canadiens venant de Montréal ou de Québec, ou des Irlandais, qui tous ne boivent pas de bière.

Le collège est surmonté d'une superbe statue du Sacré-Cœur due au ciseau de notre habile artiste Jobin, de Québec. La chapelle est sur le plan de l'église Canadienne de Chicago, c'est un octogone presque régulier. Ses chassises sont tous en verre coloré d'après la nouvelle méthode, au prix de \$150 la pièce, mais deux, beaucoup plus grands, coûtent respectivement \$500 et \$300 chacun.

Je croyais retrouver Bourbonnais tel que je l'avais vu il y a 20 ans, mais j'ai pu constater avec chagrin que l'américanisme avait aussi pénétré ici. On parle encore français, mais on sait aussi généralement s'exprimer dans l'idiome anglais. J'avais cru cependant que ce centre canadien du comté de Kankakee, formé de cultivateurs propriétaires du sol, se conserverait canadien, mais je vois avec peine qu'ici aussi on a glissé sur la pente. Comme j'en faisais la remarque à un cultivateur, que voulez-vous, me dit-il, pour la transaction des affaires il nous faut l'anglais.

— Et vous partez de là pour n'employer plus que l'anglais dans vos maisons.

— Oh ! non ; à la maison on parle toujours français.

— Mais j'ai entendu vos enfants conversant en anglais.

— Dam, les jeunes gens aiment toujours les nouveautés, ils se font une gloire de pouvoir parler anglais, faisant ainsi ressortir leur supériorité sur ceux qui ne le peuvent pas.

— Et c'est ainsi qu'ils s'américanisent, qu'ils perdent leurs qualités de Canadiens et en prennent d'Américaines qui sont loin des les valoir. Si vous continuez de ce train, avant 50 ans, il n'y aura plus de Canadiens ici, si les autres paroisses du voisinage suivent la même route.

Je crois aussi que le collège y est pour beaucoup dans cette américanisation ; je n'y ai jamais entendu un mot de français dans les groupes de Frères-professeurs qui passaient là leur vacance, quelques uns même ne comprenaient pas du tout le français. Il faut enseigner l'anglais, oui ; mais avant tout soyons Canadiens. Que l'éducation soit française comme elle l'est en Canada, et qu'on apprenne l'anglais pour les affaires, mais qu'il ne l'emporte pas sur le français.

Le temps se tenait toujours au frais et mon indisposition ne paraissait vouloir céder que fort lentement.

Nous voici rendus au 4 juillet, qu'on doit célébrer ici par un pique-nique qu'a organisé M le curé Labrie de la paroisse voisine pour venir en aide à son église.

La température étant toujours au frais, et à un frais très prononcé, désagréable avec le vent de nord qui souffle constamment, on a cru que ce serait un fiasco, et que peu de personnes s'y rendraient. Mais le bon esprit de la population a su résister à cette épreuve, et \$500 ont été le résultat pour ce brave curé.

La réunion devait avoir lieu près de la station de Tucker

dans un bosquet d'érables appartenant à un Canadien du lieu. Lorsque j'arrive sur le terrain avec le P. Beaudoin, il n'y avait encore qu'assez peu de monde de rendu, bien que les musiciens y fussent déjà et que tous les pavillons fussent déployés. C'était de plus un vendredi, ce qui ajoutait encore un nouvel embarras à la fête. Mais en voyant les tables chargées comme elles l'étaient, en humant le fumet des poissons variés qu'on y avait étalés, je reconnus tout de suite qu'il y avait encore des cuisinières canadiennes ici, pour qui le vendredi n'est jamais un obstacle dans les réceptions qu'elles ont à faire. Je ne manquai pas de leur faire des compliments pour leur habileté comme cuisinières, et surtout de ce qu'elles savaient encore si bien respecter les prescriptions de l'église.

Ce bosquet qui n'avait pas crû là spontanément, mais avait été planté en lignes, nous amenait entre ses lignes un vent de nord qui nous portait à greloter, si bien que parfois je regrettais ma température de Chicago, bien bien que dans le temps, je la trouvasse excessive.

Décidé à reprendre des le lendemain la route de Chicago, il me faisait peine de laisser Bourbonnais sans avoir fait aucune excursion ; c'est la rivière de Kankakee surtout qui m'attirait dans l'espoir d'y trouver des mollusqués.

Comme le train pour Chicago ne partait de Kankakee que l'après midi, je pus le samedi matin me rendre à la rivière en compagnie du père de M. le curé Bergeron, qui voulut bien m'y conduire dans sa voiture.

Il me fut facile de constater en y arrivant quels changements s'étaient opérés là depuis vingt ans. La forêt avait disparu pour faire place à des prairies ou paturages qu'ornaient seulement quelques arbres isolés çà et là. Malheureusement l'eau de la rivière était un peu haute et fortement trouble, si bien que je ne pouvais le plus souvent distinguer des coquilles qui auraient rampé sur le fond. J'en pris cependant quelques

unes, mais à part 2 ou 3, c'étaient toutes des coquilles mortes et vides. C'étaient *Unio complanatus*, *U. occidentalis*, *Margaritana marginata*, *Paludina integra*, *Pleurocera subulata*, etc., tous spécimens plus ou moins défectueux. Marchant dans l'eau, à l'abri du vent, je ne tardai pas à reconnaître que le vent de nord était passé et que la chaleur avait repris son empire.

Pensant que je serais peut être plus heureux à chasser les insectes, je battis des buissons de mon filet, mais sans rien prendre de notable, quelques petits homoptères, des bourdons et quelques papillons que je vis passer, sans que je pusse les prendre. Je ne pus retrouver aucun des superbes *Alaus oculatus* que j'avais pris là en 1870.

M. Bergeron ayant eu la générosité de m'offrir encore sa voiture pour m'amener à Kankakee, je revins en sa compagnie et pris le train qui me ramena à Chicago.

Mais comme un grand nombre de personnes faisaient le même trajet que moi, s'en retournant après la célébration de la fête, les chars se trouvèrent encombrés, si bien que je ne pus trouver place, avec plusieurs autres, que sur les plates-formes aux extrémités des chars. Nous avions, je pense, deux bonnes lignes d'épaisseur de charbon et de cendre sur nos habits lorsque nous arrivâmes à Chicago.

La nouvelle nous était parvenue la veille qu'un train d'excursion pour Niagara avait déraillé à Manteno, et que cinq personnes y avaient perdu la vie. Nous vîmes, en effet, à cette station, onze chars en dehors de la voie et de nombreux ouvriers employés à réparer les dégâts.

*
* * *

The Fair ; histoire de mon chapeau. — Reprise de nos soirées canadiennes ; nos discussions. — Les Petites-Sœurs des pauvres.

Il existe à Chicago, entre les avenues *Dearborn* et *State*, un immense magasin qui embrasse ce bloc en entier. Effets de

tout genre sont vendus là : étoffes de toute description, en laine, soie, coton, fil etc., verroterie, vaisselle, bijouteries, hardes faites, chapeaux, bonbons, papeterie, jouets d'enfants etc., etc.

Comme je trouvais mon chapeau de soie à haute forme un peu lourd pour la température de l'ouest, j'entre là pour en acheter un de paille plus léger. J'y achète aussi certains autres articles pour faire des cadeaux à des parents. Mon chapeau essayé et payé, à quelle adresse voulez-vous qu'on vous l'envoie, me demande-t-on ?

— Si c'est la même chose pour vous, je préférerais le prendre tout de suite, et mettre le mien dans la boîte.

— Nulle différence.

J'échange donc les chapeaux, et j'ajoute dans la boîte une boîte de cols que je venais d'acheter à un autre comptoir. La boîte close, on m'indique le *Despatch Office* où je dois la faire enregistrer. J'écris moi-même l'adresse, au N° 36 *Spruce street*. *All right*, me dit le commis, vous l'aurez cet après-midi.

L'après-midi en effet on apporte un paquet à la maison où je me trouvais dans le moment. Je ne reconnaissais pas la boîte à chapeaux, mais je crus que le commissionnaire était descendu pour aller la chercher. Mais point ; il n'était plus là. Le paquet ne contenait que les autres articles que j'avais achetés.

On apportera probablement votre chapeau demain, dirent les gens de la maison, car il arrive quelquefois que pour ne pas connaître assez les adresses on retarde ainsi.

Mais le lendemain se passe et rien ne vient.

Le surlendemain je me rends au magasin, je vais trouver le commis qui m'avait vendu le chaperon et formule ma

plainte. Il se rappelle m'avoir en effet vendu un chapeau et en avoir reçu le prix qu'il a envoyé porter avec la note au caissier, par une jeune fille, comme la chose se pratique dans ce magasin, puis, suivez-moi, me dit-il; et il me conduit à un autre bureau portant pour enseigne *Complaints Office*.

Allons, me dis-je, il paraît que je ne suis pas le premier qui a à se plaindre de l'administration de cette maison, puisqu'on a établi ainsi un bureau des plaintes. Et en effet, cinq à six personnes étaient là à donner des explications sur des erreurs à peu près du même genre. Mon tour arrive, j'explique la chose au commis. Ce commis, à chevelure grisonnante, me regardait à peine et paraissait tout préoccupé de quelque autre affaire.

— Vous avez acheté un chapeau, me dit-il d'un air distrait ?

— Oui.

— Quand ?

— Avant hier.

— Vous l'avez payé, fait adresser exactement et confié au *Despatch Office* ?

— Exactement.

— Nous aviserons, et si nous le trouvons, nous vous l'enverrons.

— Si nous le trouvons, dites-vous, mais il faut le trouver; qu'en avez-vous fait ? Si vous ne le trouvez pas, il faudra tout simplement me remettre mon argent.

Ses yeux fixés au plafond, par dessus les têtes d'autres plaignants, il n'eut pas même m'entendre.

Je réitère mes visites une troisième et quatrième fois, et toujours sans plus de succès. On va voir qui est en défaut; où peut se trouver la boîte; et on vous l'enverra.

Enfin pour la cinquième fois je me rends au magasin, décidé à en finir cette fois d'une manière ou d'une autre. Le commis vendeur paraît bien mortifié, mais dit qu'il s'est acquitté exactement de sa partie. Vient un commis supérieur qui veut me faire recommencer toute l'histoire.

— Mais vous m'avez déjà coûté plus que la valeur de mon chapeau, par les démarches que vous m'avez forcé de faire. Croyez-vous que ce soit chose agréable que d'avoir à se présenter ici comme un importun qu'émandeur qu'on écoute à peine ? Un homme honnête et d'honneur ne peut se plier à de telles exigences qu'avec une extrême répugnance. L'histoire ne sera pas longue ; elle peut se réduire à quelques mots. Vous m'avez vendu un chapeau, avez reçu mon argent, et gardé le chapeau, après avoir promis de l'envoyer à l'adresse que je vous ai donnée. Voulez-vous, pour en finir, me remettre mon chapeau ou me rendre mon argent ? Voilà toute la question.

— Regardez cette affiche, dit le commis, en me montrant une pancarte portant qu'on n'est pas responsable des erreurs qui peuvent survenir.

— C'est une doctrine toute américaine que celle-là. Je pourrais donc afficher sur mon chapeau que je ne suis pas responsable de mes actes, et m'en aller fouillant dans tous les goussets, et à ceux qui voudraient réclamer, je leur répondrais en leur montrant mon affiche ? Non, monsieur, votre affiche ne vaut rien. La parole d'un honnête homme est un contrat et lie celui qui l'a donnée. Si votre maison n'est pas une réunion d'escrocs où l'on fait métier de soutirer l'argent aux visiteurs, voici ce que vous devez faire : ou me remettre mon argent, ou me rendre mon chapeau. Si vous étiez à Québec, l'affaire se réglerait en peu de temps. J'appellerais le premier policier de la rue, et je lui dirais : ce monsieur m'a vendu un chapeau, il en a reçu le prix, et retient et argent et chapeau. Là dessus l'officier de paix vous empoignerait, vous traînerait à la police correc-

tionnelle, et on vous apprendrait là à respecter les lois de la justice.

J'entendis alors un étranger en arrière de moi disant : ici aussi les affaires se fout de la sorte.

Portez-vous bien, dis-je au commis en me retirant, j'ai souvent entendu parler de *yankee tricks*, je saurai maintenant ce que c'est.

Lorsque je me fus retiré, ce commis s'adressant à mon neveu qu'il avait vu à mes côtés : quel est donc ce monsieur dit-il, il n'a pas l'air d'un homme ordinaire ; est-ce un ministre ?

— Non, ce n'est pas un ministre, mais un prêtre catholique, qui connaît les règles de la justice et sait les observer.

— Il a raison, ajouta le commis, la parole d'un honnête homme vaut un contrat. Mais que voulez-vous que je fasse. Il n'y a pas de faute de ma part, et si je fais des plaintes au gérant — le propriétaire est dans une maison de santé — je cours le risque de perdre ma place.

— C'est-à-dire que vous aimez mieux commettre des injustices, voler s'il le faut, que de perdre votre place ! Que ne veillez-vous plus attentivement vos employés ? Si vos commissionnaires au lieu de délivrer les effets à domicile, les emportent chez eux, vos clients doivent-ils en souffrir ? Avec ce système le crédit de votre maison ne durera pas longtemps.

Et telle est l'histoire de mon chapeau, que j'ai tenu à vous raconter dans tous ses détails, pour vous citer un trait de mœurs américaines.

Nous reprenons nos soirées canadiennes et poursuivons des discussions que nous n'avions fait qu'effleurer dans le commencement.

L'un des assistants me dit un soir :

— Vous m'avez étonné en parlant comme vous l'avez fait l'autre jour. D'après vous, il serait presque impossible de se sauver aux Etats-Unis. Et bien, moi je prétends qu'on peut

tout aussi bien se sauver ici qu'en Canada ; nous avons toutes facilités pour faire notre religion ; nous avons des offices réguliers dimanches et fêtes, des prêtres qui, pour n'être point nés en Canada, n'en sont pas moins canadiens par le cœur, les affections, les sentiments, les allures, etc. Nous avons de plus des institutions religieuses pour faire instruire chrétiennement nos enfants ; que pourrait-on exiger de plus ?

— Comprenez, mes amis, que si j'ai parlé comme je l'ai fait, ce n'est pas que je conserve quelque sentiment d'aigreur contre quelques uns d'entre vous. Oh ! si je pouvais vous ouvrir mon cœur, vous verriez comme je vous aime, quels sentiments d'attache j'ai pour vous ! Vous dirai-je que j'aime tous les hommes, comme doit le faire le prêtre, les bons pour les encourager à devenir encore meilleurs, les méchants aussi dans l'espoir de les amener à devenir de véritables enfants de Dieu. Mais en aimant tous les hommes, j'aime plus particulièrement mes compatriotes ; nous sommes des membres de la même famille, il est bien naturel alors qu'on se chérisse davantage.

Oh ! si vous saviez comme en voyageant, je me suis souvent senti fier d'appartenir à la belle et noble famille canadienne, lorsque je l'entendais vanter pour ses vertus religieuses.

A Suez, sur la mer Rouge, je vais à confesse à un saint religieux français.

— Vous êtes du Canada, me dit-il ?

— Oui, mon Père.

— Oh ! heureux êtes-vous, d'appartenir à un peuple qui respire la religion par tous les pores, qui conserve encore intact le dépôt de la foi, comme dit St-Paul, lorsque tant d'autres, notamment vos frères de France, ont en partie perdu ce précieux dépôt, errent à l'aventure dans les sentiers de la perdition !

Quoi ! me di--je alors, cette excellente opinion qu'on a de nous serait déjà parvenue jusqu'ici ? Et comme je me sentais lié à travailler à conserver cette bonne réputation, car *noblesse*

oblige. Comme je comprenais l'insigne faveur que le Ciel m'avait faite en me faisant naître d'un peuple si chrétien.

Mais si j'ai parlé comme je l'ai fait, c'est uniquement par ce sentiment d'affection que je vous porte ; c'est parce que je vois un danger pour vous, là où vous n'en soupçonnez même pas.

Reprenons l'une après l'autre les objections que vous venez de me faire, et je veux vous faire voir, en entrant dans de plus amples développements, comme facilement vous vous faites des illusions, et comme j'ai eu raison de parler ainsi.

1° *On peut aussi facilement se sauver ici qu'en Canada.*

Je le nie. On peut se sauver aux États-Unis, oui ; mais non pas aussi facilement qu'en Canada, et vous allez le comprendre.

Il y a en Canada une atmosphère de foi, de religion et de piété qui ne se trouve pas ici. Or c'est un puissant appoint pour le salut que le bon exemple de tous ceux qui nous environnent. Il semble qu'il n'est pas difficile de faire comme font tous les autres. En Canada tout le monde s'acquiesce de ses devoirs religieux, on observe rigoureusement les préceptes de l'Eglise, le jeûne et l'abstinence aux jours indiqués. Il semble que la chose est facile, puisque tout le monde le fait. En Canada, on est tellement pénétré du sentiment religieux, qu'on voit l'action de la Providence dans tout ce qui arrive. Survient-il un accident quelconque à un pauvre malheureux, écoutez ce qu'on en dit : Dieu a visité un tel, il a brûlé ses bâtiments, estropié son garçon, perdu un animal, etc., la Providence lui envoie une épreuve sérieuse ?

Voyez-vous ? c'est Dieu, c'est la Providence qui agit partout ; en toute circonstance on voit la main de Dieu. Mais on est tellement habitué au langage des véritables serviteurs de Dieu, que quand bien même au fond du cœur on n'y donnerait pas son assentiment, on en affirmerait pas moins extérieurement une telle manière de voir.

• Tournons maintenant la médaille, et voyons les choses telles qu'elles se passent ici.

On n'a pas encore répndié Dieu absolument, mais on agit comme s'il ne comptait pas dans les affaires de ce monde. On vit au milieu d'un peuple sans Dieu, et on imite ses voisins, on ne parle jamais de la Providence. On n'ira pas jusqu'à Dieu pour chercher la cause de tel ou tel accident. C'est une malchance ; un tel a perdu son cheval, s'est estropié, etc., il est bien malchanceux, dira-t on ; Dieu ne compte pas pour ces sortes d'affaires.

Ici chacun pour soi. Un homme a conservé sa foi apportée du Canada, il fait maigre, jeûne aux jours ordonnés, assiste régulièrement aux offices, fait ses prières du matin et du soir, s'approche de temps à autre des sacrements ; son voisin ne fait rien de tout cela ; nulle prière ne se fait à la maison, il n'y a chez lui ni vendredis ni jeûnes, il assistera par fois aux offices de paroisse, mais sans y prier, et pour le confessional, il en a oublié totalement la route, il y a peut être cinq ans, dix ans et davantage qu'il ne s'en est pas approché. Et avec une telle conduite, il n'hésitera pas à aller le front haut, à se réclamer de son titre de Canadien en certaines circonstances. Nul ne sera porté à l'écartier pour une telle conduite ou à l'en reprendre, parce qu'ici il n'y a pas d'atmosphère religieuse ; il fera son chemin comme tous les autres, malgré ses négligences et ses défauts ; il pourra même arriver parfois qu'on lui donne des charges de confiance, parce qu'ici : chacun pour soi, sa propre affaire ne regarde pas les autres.

Dites maintenant si c'est la même chose ici qu'au Canada, si l'atmosphère qui règne ici est aussi propre au salut qu'en Canada.

2° *Nous avons des prêtres canadiens par le cœur, les sentiments, les allures, etc.*

Vous m'amenez ici sur un terrain extrêmement délicat. Prêtre moi-même, je ne voudrais pas m'ériger en censeur de

confrères, pour accuser leur manque de zèle ou leur négligence dans l'exercice du saint ministère. Cependant, je crois pouvoir dire que vos prêtres sont un peu américanisés eux aussi.

Le milieu dans lequel on vit, nous affecte toujours plus ou moins sans même qu'on s'en aperçoive. Quel est la tendance, le but des masses ici ? Faire de l'argent et le plus promptement possible. Or, vos prêtres, par leur position, sont forcés de s'américaniser un peu à cet égard. Ils n'ont pas de revenus fixes, et doivent sans cesse faire appel, à leurs ouailles pour un entretien convenable et pour eux-mêmes et les choses nécessaires au culte. Et les quinze ou vingt minutes qu'on emploie ainsi en chaire pour parler argent, sont autant de retranchées sur celles destinées à la parole de Dieu, qui est nourriture et vie pour les âmes. Qui sait aussi si les demandes réitérées et pressantes ne froisseront pas parfois certains caractères difficiles, et ne les porteront pas à voir dans le prêtre autre chose que l'homme de Dieu, qui ne cherche uniquement que le bien des âmes ? D'un autre côté, entourré partout de gens qui ne savent rien se refuser des aises et commodités de la vie, l'homme de Dieu ne résistera pas assez peut-être à ce funeste entraînement, et donnera la part principale dans ses instructions à la partie matérielle sur la spirituelle ; tandis qu'au Canada le prêtre est à l'abri de cette tentation, la dîme lui viendra toujours certainement, plus ou moins abondante suivant que Dieu aura béni et favorisé les moissons.

Ainsi donc en Canada le prêtre est l'homme de Dieu qui doit uniquement travailler au salut des âmes, tandis qu'ici il est de plus un commis, un agent, un syndic, comme vous le voudrez, chargé de collecter des argents. Cette seconde fonction peut parfois nuire notablement à la première.

3° *Nous avons des institutions religieuses pour faire instruire chrétiennement nos enfants.*

C'est précisément sur cet article que je vous trouve le plus grandement en besoin. Vous le savez, les enfants sont des jeunes

plants qu'il faut cultiver avec le plus grand soin. Il faut que l'enfant suce, pour ainsi dire, la piété avec le lait de sa mère ; aussitôt que sa jeune intelligence commence à se développer, il faut l'entretenir de Dieu, lui apprendre à le servir et surtout à le craindre, lui apprendre dès lors à prier et ne lui donner que de bons exemples. L'enfant ainsi élevé continuera à l'école de paroisse — non à l'école publique, l'école sans Dieu — à perfectionner cette éducation ébauchée à la maison. Or est-ce ainsi que vous en agissez? . . . Je crains fort qu'il en soit autrement. Pourquoi ? parce que le grand courant est là qui vous entraîne, on vit au milieu d'un peuple sans Dieu, on fait comme lui, on s'en passe.

Je sais bien qu'au couvent on s'efforce de cultiver le cœur de l'enfant en même temps que son intelligence. Mais quelle impression restera dans le cœur de ces sages leçons pendant quelques heures du jour, lorsque tout le reste du temps on ne l'entreprendra jamais de semblables matières.

Et vos garçons, pour qui il faut une éducation plus virile, une éducation académique pour leur ouvrir l'entrée des carrières avantageuses pour gagner leur vie, vous les envoyez à l'école publique, à l'école sans Dieu. Jamais on ne leur parlera là de la crainte de Dieu, de la malice du péché, de la nécessité de combattre ses mauvais penchants. Puis, comptez vous pour rien le contact avec des enfants sans religion qu'ils fréquentent habituellement tous les jours ? des enfants qui n'ont jamais entendu parler de Dieu, qui ne savent pas ce que c'est que le péché, qui croient qu'après les torts au prochain, tout est permis à celui qui veut se livrer à ses penchants.

Et je vous le demande, quand, à la maison, cherchez-vous à corriger ce défaut d'éducation, en parlant de religion à vos enfants? . . . Peut-être n'auriez-vous pas autorité pour le faire, vos paroles étant démenties par votre conduite. Comment pourriez-vous recommander la confession à vos enfants, si vous ne la fréquentez pas vous-mêmes ?

Mais il y a un autre obstacle, et très grave encore, pour vous empêcher de parler convenablement de religion ; c'est l'instruction qui vous manque. Et sur cet article, c'est avec connaissance de cause que je me prononce.

Vous avez été élevé en Canada, vous connaissez bien votre religion, direz-vous. Oui, vous connaissez votre religion pour la pratiquer par routine, mais non pas pour l'enseigner ou la défendre quand on l'attaque. On se plaint grandement en Canada de l'ignorance des fidèles en fait de religion, malgré les instructions multipliées qui sont sans cesse données, malgré les livres de piété répandus partout, et même les journaux qui sont remplis très souvent de matières édifiantes. On se repose sur la foi intègre que l'on conserve et sur la pratique des devoirs religieux qui vient confirmer cette foi. Mais ici, qui vous parle jamais de ces devoirs religieux ? Vous entendez les sermons à l'église ; mais sur la demi-heure réservée au sermon, retranchez un quart d'heure ou 20 minutes pour le sermon d'argent, quel temps reste-t-il pour instruire ceux qui manquent d'instruction, pour ébranler les cœurs, effrayer les pécheurs et les amener à prendre une autre route ? D'ailleurs entendez-vous l'instruction tout les dimanches ?

Je veux croire que nés en Canada, ou instruits convenablement dans votre enfance, vous vous conservez bons chrétiens, vous êtes de véritables Canadiens ; très bien, mais vos enfants ne le seront plus ; ils se sont américanisés de trop bonne heure ; à quinze ans ils étaient déjà leurs maîtres, comme le sont les enfants américains ; vous n'auriez pas risqué votre autorité en leur imposant votre volonté pour les faire agir autrement qu'ils le voulaient ; dites si ce n'est pas là le cas pour un très grand nombre. Ils ont perdu leur langue et avec leur langue très souvent s'en est allée aussi leur foi, ou du moins elle s'est trouvée affaiblie, n'est pas demeurée intacte. Que deviendront ils dans la suite ? Quels enfants élèveront-ils eux-mêmes ? Peut-être de purs américains sans Dieu, mais pour des Canadiens ? point !

Convendez donc que si aux Etats-Unis on peut faire sa religion et se sauver — on le peut partout — c'est avec bien plus de difficultés qu'au Canada. Au Canada on a le grand courant du bon exemple qui nous entraîne; ici on a le torrent du mauvais exemple, la torpeur de l'indifférence qui vous obsède ou vous emporte. Autant au Canada on rougirait de ne pas faire preuve de sentiments religieux; autant aux Etats-Unis on aurait honte d'afficher de tels sentiments.

Je sais bien que ce ne sont pas ceux qui m'entendent en ce moment qui auraient le plus grand besoin des avis que je donne ici, mais réfléchissez, et vous verrez que malheureusement mes craintes ne sont pas sans fondement, si je considère la masse des Canadiens établis aux Etats-Unis.

Il me restait encore une visite à faire avant de laisser Chicago, c'était à l'hôpital tenu par les Petites-Sœurs-des-Pauvres. Ces saintes religieuses, venues de France, ont un costume en rapport avec le nom qu'elles portent. Elles font le vœu de pauvreté et l'observent rigoureusement, non pas à condition de ne manquer de rien, comme dans la plupart de nos communautés religieuses, mais connaissent parfois le dénûment et savent se soumettre aux privations. Qu'on en juge par ce qui s'est passé ici à leur arrivée.

La vaste construction qui les abrite était terminée, mais non encore pourvue d'ameublement. Par quelque mal-entendu, elles arrivent plus tôt qu'on ne les attendait. Vont-elles se plaindre et aller chercher un refuge ailleurs? Non, non; le plancher leur servira de chaises, de table, de lits, matelas, etc., et le lendemain, elles iront tendre la main, pour leur subsistance, aux cœurs charitables et sensibles.

Quelques dames du voisinage ayant entendu dire que les religieuses étaient arrivées, se rendent à l'hôpital pour leur faire visite. Mais que voient-elles? Les treize religieuses qui prennent leur souper. Comment? avec quoi? Assises en rond par terre, chacune avait à la main un morceau de pain con-

servé de la route, et se passaient l'une à l'autre une petite tasse de fer blanc remplie d'eau pour se désaltérer ! On a peine à en croire ses yeux. On repart aussitôt et avant une heure arrivent tables, chaises, lits, matelas, couvertures, vaisselle, etc., etc., et des provisions de bouche pour leur suffire au moins pendant une semaine. Et depuis lors elles n'ont jamais manqué de rien ; je ne sais pas même si elles ont jamais suivi les prescriptions de leur règle qui veut qu'elles aillent à la quête pour suffire à leurs besoins. On sait les prévenir et leur apporter avant qu'elles songent à aller demander.

Elles ont plus de 200 lits, je pense, à présent, dont 130 sont occupés dans le moment, tous tenus dans la plus grande propreté. Ces vieillards, ces bonnes femmes, paralysés, infirmes, débiles, à qui on est obligé de mettre les aliments dans la bouche, sont gardés dans un état de propreté surprenant, et avec un confort que souvent on ne trouve pas même chez les personnes à l'aise. Quelques répugnants que soient les soins à donner à ces vieux enfants, rien ne peut lasser la patience, la charité de ces saintes filles. Plus on requiert d'elles, et plus elles semblent heureuses.

C'est ici la retraite du pauvre, du malheureux. Catholique, hérétique, juif, musulman, bouddhiste, chinois, etc., êtes-vous âgé et pauvre ? Vous avez ici votre refuge. Si on manque de lit, on vous donnera celui d'un patient moins souffrant que vous et on accommodera le dépossédé le mieux possible sur le plancher. Les plus malheureux sont ceux qui ont les plus grands droits à l'attention de ces bonnes sœurs.

Lors de ma visite, il n'y avait pas moins de cinq vieux ou vieilles, au-dessus de 80 ans, qui ne pouvaient quitter le lit et qui n'avaient d'autre maladie que la vie s'éteignant après avoir suivi son cours.

La chapelle est d'un aspect imposant et qui inspire la dévotion. Bien qu'on ne fasse aucune propagande, le dévouement

et la charité des Sœurs sont des prédications peut-être plus éloquentes que des paroles, et presque à chaque mois on a des conversions à enregistrer.

* *
*

Le retour.—Conclusion.

Le 17 juillet je reprenais la route du Canada, après juste un mois de séjour dans l'Illinois.

Cet assez court espace de temps avait suffi pour m'attacher à plusieurs parents et amis dont j'avais fait ou renouvelé la connaissance. C'est que les qualités du cœur ont une voix qui se fait promptement comprendre. Aussi lors des adieux à la gare, nombreuse était la réunion, et manifeste était de part et d'autre l'émotion sur les figures, lorsqu'elle ne se traduisait pas par des pleurs.

Ces nombreux parents — trois neveux dont l'un à quatre garçons qui tous élèvent des familles — auxquels s'étaient joints des amis dévoués pour nous procurer de si agréables soirées, je devais leur faire un adieu très probablement pour l'éternité, pouvais-je m'en séparer sans éprouver un serrement de cœur, surtout après m'être convaincu du danger auquel se trouvent exposés ces êtres chers à plus d'un titre. Qui sait aussi si mon franc-parler dans nos paisibles discussions, n'aura pas ouvert les yeux à plus d'un d'entre eux, et ne leur aura pas fait toucher du doigt le funeste entraînement par lequel tout inconsciemment ils se laissaient emporter. Puissent mes paroles se graver profondément dans leur esprit, puisse cette semence de la parole de Dieu, toute morcelée et si peu soignée qu'elle fût, fructifier dans leurs cœurs, pour les amener surtout à faire de leurs enfants de véritables bons chrétiens, de francs Canadiens.

Le père de ma nièce lui ouvrit bien son cœur de père en lui offrant de demeurer avec eux, mais il n'insista pas, sachant

bien qu'elle était mieux chez moi, surtout sous le rapport des dangers du monde, qu'elle n'aurait été chez lui, bien qu'avec bien moins de confort et d'aises dans l'humble retraite du vieil ermite du CapRouge.

Et quant à elle, elle n'avait qu'une crainte depuis quelques jours, c'était que je la laissasse là. Née là et partie à l'âge de cinq ans, après un laps de quinze années, elle était devenue complètement étrangère à tout ce qu'elle voyait. Elle ne retrouvait plus que son père pour ainsi dire, toujours avec le même cœur, tendre, affectueux, excessivement bon ; dans sa belle-mère elle trouvait une excellente chrétienne, faisant passer la religion avant tout, mais une étrangère pour elle ; et dans ses frères avec leurs femmes et leurs enfants, elle ne trouvait plus que des étrangers, dont les allures, les tendances, les affections, n'avaient plus rien de commun avec ses propres sentiments.

Si vous me laissez ici, me disait-elle, quelques jours avant le départ, ce serait pour moi le tombeau à courte échéance. Je ne pourrais vivre ici ; malgré tous les égards qu'on semble me montrer, je me sens étrangère, délaissée, exilée de mon foyer. Ces allures, ces discours, ces manières d'agir, rien n'est capable de m'attacher ; c'est notre routine du CapRouge qui me plait, que j'ai hâte de reprendre ; c'est là que je vis heureuse.

Le retour ne se fait pas si facilement que l'aller. Le départ de Chicago n'ayant lieu qu'à 3h. P. M. nous fait manquer le raccordement à Montréal le lendemain soir, ce qui nous donne deux nuits de chars au lieu d'une pour aller.

Arrivés à Montréal à 8h. et quelques minutes, il nous faut attendre le train de Québec qui part à 10h., et si jamais on peut passer une ennuyeuse nuit en trajet, c'est bien celle que le C. P. R. offre aux voyageurs entre Montréal et Québec. Laissant Montréal à 10h., ce n'est qu'à 6.30h. qu'on atteint Québec, lorsque le trajet peut se faire en 5 heures seulement.

Dans la gare de Chicago se trouve un officier des douanes

canadiennes qui fait là l'inspection des bagages, de sorte qu'à la ligne on n'a plus à s'inquiéter de cette déplaisante visite. Cela, cependant, pour le Grand-Tronc seulement, car pour le C. P. R. on nous remet à subir cette inspection dans la gare de Québec même. Ce serait très bien si les bagages suivaient toujours les voyageurs, mais quel désappointement lorsque arrivés à la gare du Palais, on constate que nos bagages sont encore en arrière, comme la chose m'est arrivée. Il faut guetter un autre train qui n'arrive d'ordinaire que sept à huit heures après le premier.

Mentionnons avant de terminer que plusieurs de nos compatriotes, par leur travail, leur vie rangée, leur activité, malgré le train de vie qu'ils mènent, sont parvenus à une honnête aisance. Un monsieur Blondin, entrepreneur, possède déjà une jolie maison, et s'en construisait une autre, voisine de la sienne, et plus spacieuse, au prix de \$7,000. Un monsieur Hallé est détective dans la police avec un salaire de \$1200 par année, et son fils, sergent dans le même corps, en a \$1000. Un monsieur Lapointe, n'ayant qu'un seul enfant, gagne \$50 par semaine. Il est employé comme artiste, au journal la *Tribune*. Croirait-on que ce journal, du même format à peu près que le *Canadien*, grand in-folio, publie 32 pages chaque jour en 4 éditions différentes! Mais c'est 32 pages de matière, aucune édition ne répète le texte d'une précédente. Pour qui entreprendrait de le lire complètement, ne pourrait le faire sans y mettre 3 ou 4 jours, ce serait un volume in-8, à caractère compact, de près de 300 pages. Ajoutons que tous les jours le journal contient un bon nombre de vignettes, portraits, esquisses etc. Le lendemain de la St Jean-Baptiste, le journal n'avait pas moins de 20 gravures pour représenter la procession, donnant les portraits des principaux personnages, des vues des chars allégoriques, Champlain, Jacques-Cartier, la petite Hermine, le Petit St-Jean avec son mouton etc. Arrive-t-il quelque personnage marquant pendant la nuit, le lendemain la *Tribune* donne son portrait, le plus souvent avec une notice biographique. Mais comment la chose peut-elle se faire, deman-

dai-je à M. Lapointe ? Nous avons, dit-il, plus de 10,000 portraits des personnes marquantes des Etats-Unis, du Canada, et même de l'Europe, tous rangés par ordre alphabétique, pris ça et là, et avec la notice biographique quand il s'en trouvait. Le télégraphe annonce-t-il l'arrivée de l'un de ces personnages, son portrait est aussitôt mis à l'œuvre ; par un certain procédé très prompt, on le fait passer en pièce s'accommodant aux caractères, et le journal, avec ses milliers de copies, le distribue le lendemain à tous ses lecteurs.

(A suivre.)

LES MÉTAUX PRÉCIEUX

On s'imagine généralement que l'or est le plus précieux, le plus cher de tous les métaux ; il n'en est rien cependant. Les récents progrès de la chimie ont permis d'extraire de diverses roches des métaux précieux, susceptibles d'utilisation, qui relègue l'or aujourd'hui au quinzième rang, comme le montre le tableau qui suit :

Prix par livre.

1. Le vanadium.....	\$12,300.00
2. Le rubidium qui tire son nom des lignes foncées du spectre	9,985.00
3. Le zirconium	7,929.00
4. Le lithium, le plus léger des métaux connus.....	7,707.00
5. Le glucinium.....	5,847.00
6. Le calcium.....	4,956.00
7. Le strontium.....	4,761.00
8. L'yttrium	4,504.50
9. Le cerium, très lourd.....	3,745.50
10. Le didyme	3,524.00
11. Le rhodium, excessivement dur et cassant, ne fondant qu'aux plus hautes températures.....	2,533.00
12. Le barium.....	1,982.50
13. Le palladium.....	1,543.00
14. L'iridium, le corps le plus lourd que l'on connaisse	1,200.00
15. L'or.....	364.00
16. L'argent.. ..	21.00

On peut voir que les métaux précieux ne sont pas tout à fait ce que l'on pense.